

Introduction

Stéphane de TAPIA
Directeur de recherches au CNRS

Laurent MULLER
*Maître de conférences en Sociologie
Université de Strasbourg*

Il n'est pas rare que les hommes, il n'y a pas si longtemps dits « primitifs », plutôt qualifiés aujourd'hui de « premiers » (cf. le nouveau musée des Arts premiers du quai Branly), se soient tout simplement qualifiés d'« hommes, êtres humains », par opposition à la nature sauvage, au règne animal ou à leurs voisins humains qui ne partageaient pas la même langue, la même origine ou les mêmes us et coutumes, *a fortiori* la même couleur de peau. Leur auto-désignation a souvent été superbement – au sens latin du terme, « *superbus* » – ignorée par leurs « découvreurs » qui les ont alors fréquemment affublés d'une dénomination méprisante. Cela a été le cas en Chine où les autres ont parfois été nommés « Barbares de l'ouest », « du nord » ou d'ailleurs, « Chiens », « Insectes grouillants », etc., nom qui leur est parfois resté, comme pour les Miao (Chats). L'altérité ou le sentiment d'altérité mêlé de méfiance, de crainte, d'incompréhension réciproque débute sans doute ainsi. Les exemples sont nombreux : Inuit (nommés Eskimos, ou mangeurs de viande crue par leurs voisins amérindiens), Dineh (Apaches, « apache » étant l'ennemi dans la langue des voisins sédentaires autochtones), Navahos du sud-ouest américain apparentés linguistiquement aux nations/tribus athabaskanes du nord-ouest du Canada), Cheyennes, Roms et bien d'autres, ne se désignent pas autrement que comme les « Hommes ».

Comment dès lors définir les autres ? Il n'est certes pas dans notre propos de refaire un cours d'anthropologie. Tout au plus constatons-nous ce moment d'identité non partagée, « nous » (les Hommes) et « eux » (les Autres), moment très ancien mais toujours actuel lorsque l'on voit les

enjeux de certaines élections dans de nombreux pays européens. Aux frontières pouvant exister dans les têtes (Fawer et Muller, 1995), les géographes privilégient l'étude de celles, naturelles ou construites par les hommes, qui s'imposent entre les peuples. Amicales ou belliqueuses, les formes d'échanges symboliques, commerciales ou matrimoniales... constituent par ailleurs le pendant pacifique des rapports violents ou de domination qui sont, quant à eux, décrits par les anthropologues dans des contextes « précoloniaux », coloniaux puis « postcoloniaux ». En d'autres termes, les contacts entre cultures analysés par les sociologues des relations interculturelles, concernant la migration de travailleurs étrangers par exemple, ne constituent qu'un cas particulier d'une configuration beaucoup plus large.

Qu'en est-il de l'entre-deux du géographe? La toponymie et plus encore la dénomination de régions situées « aux confins » montrent souvent des phénomènes liés à la méfiance et à la crainte de l'Autre. « Etrange étranger », il peut à tout moment devenir ennemi. De l'entre-deux géographique à l'entre-deux militaire, il n'y a qu'un pas. Entraygues, Entre-Deux-Mers, Mésopotamie / entre Tigre et Euphrate (que les Arabes préfèrent désigner simplement comme l'Ile, Djezireh), Mavera ün-Nehr / entre les fleuves médiévaux Ceyhan et Seyhan, aujourd'hui Amou Daria et Syr Daria, Trans- et Cis- (Leithanie, Nistrie, Danubie... ou la Transoxiane antique), sont autant de qualificatifs physiques. Souvent liés à un obstacle du relief, crête de montagne, fleuve, ils sont facilement repérables, (relativement) facilement défendables, prélude à la notion de frontière naturelle des Etats-nations. Si l'entre-deux fleuves est souvent, surtout en milieu aride, une région de fixation sédentaire, rurale et citadine (Mésopotamie), il peut aussi être une zone neutre, désertique, entre deux foyers agricoles (Mavera ün-Nehr). Cet « entre-deux » militaire a connu bien des manifestations politiques et matérielles allant de la barrière, du mur à la zone sciemment dévastée et désertifiée pour en faire un glacis plus facilement défendable; front, *no man's land*, glacis et zones de sécurité ont des traductions dans diverses langues européennes nous donnant encore des noms de régions: Krajina serbo-croate, Ukraina, Órszeg hongroise, Bürgenland et autres Militärgrenzen autrichiens... Il peut aussi être zone de conquête, d'aventure coloniale, comme le furent ou le sont le Far-West américain, la Sibérie russe ou actuellement le Xinjiang chinois. L'Altérité y est alors conquise, soumise, sinon détruite, voire exterminée au nom de la Civilisation, avec un « C » majuscule. Cet entre-deux-là est repoussé à l'horizon, jusqu'à ne plus avoir d'existence. Les frontières sont faites pour

être défendues... et traversées : le turc nous offre des *hudut kapısı*, postes frontaliers, hybride turco-ottoman signifiant littéralement « porte des murs », le mongol la ville de Kalgan, actuelle Bao-teou, située au pied de la Grande Muraille, toponyme signifiant bouclier. Chez les Romains, *Limes* et mur d'Hadrien, chez les Chinois, Grande Muraille¹, plus proches de nous, Ligne Maginot et Ligne Siegfried ont donné l'illusion de la sécurité aux empires et pays qui les ont construits. Des murs s'écroulent (mur de Berlin), d'autres se construisent (Belfast, Israël/ Palestine, Californie-Rio Grande, Ceuta, Melilla...), d'autres perdurent (Nicosie)...

L'origine de la réflexion anthropologique est contemporaine à la découverte du Nouveau Monde. Elle a pour objet l'étude des populations qui n'appartiennent pas à la civilisation occidentale. En Europe, les sentiments qu'elles inspirent se partagent entre fascination et répulsion. L'appréhension du « sauvage », fondée sur le mode du bestiaire, se déploie à partir d'une litanie de manques : sans morale ni religion, sans loi, sans écriture, Etat, conscience, raison, but, art, sans passé et même sans avenir... A l'inverse, dans le « rousseauisme » du XVIII^e siècle, le « bon sauvage » incarne la naïveté originelle alors que la perversion serait du côté du civilisé... Les découvertes et publications du siècle suivant offrent aux chercheurs de cette discipline, devenue « science de l'altérité », la possibilité de comparer non plus des êtres ayant une âme ou non, mais des logiques et caractéristiques propres à chacune des nouvelles cultures décrites. Ces cultures « authentiques » sont globalement appréhendées comme un *ensemble de comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant acquises par un processus d'apprentissage, et transmises à l'ensemble de ses membres* (Laplantine, 2008). Sans doute y a-t-il une certaine illusion à croire qu'on puisse identifier aisément une culture particulière, préciser ses limites et l'analyser comme une entité irréductible à une autre. *Il n'en demeure pas moins que, sur le plan méthodologique, il est parfois utile et même nécessaire de faire « comme si » une culture particulière existait comme entité séparée avec une réelle autonomie, même si, dans les faits, cette autonomie n'est*

1 Elle est appelée *Tzagaan Xerem*, soit la Blanche Muraille en mongol, parce que située au sud, qualifié dans les cosmogonies chinoise, mongole ou turque ancienne par la couleur blanche, couleur du sud, de la chaleur, de la lumière et des esprits bénéfiques... d'où le nom turc de la Méditerranée, *Akdeniz*, signifiant littéralement mer Blanche parce qu'au sud de l'Anatolie, opposée à *Karadeniz*, la mer Noire parce que située au nord !

que relative par rapport aux autres cultures voisines (Cuche, 2004). Au xx^e siècle, avec l'extension puis la fin d'un certain colonialisme, les cultures ne peuvent, de toutes les façons, plus être préservées des rapports de domination, exister à l'extérieur d'un cadre économique et géographique mondial, ignorer les contradictions, les antagonismes et les fractures qui seraient le propre des seules sociétés occidentales. En fait, et quelles qu'elles soient, *les cultures ne sont jamais «pures» mais toujours (et en quelque sorte depuis toujours) intrinsèquement mêlées, faites de croisements et de frottements, d'aliénation et d'imitation...* (Lapierre, 2006). Il n'y a pas, par conséquent, d'un côté les cultures «pures» et de l'autre les cultures «métisses». Toutes, par le fait universel des contacts culturels, sont à des degrés divers des cultures «mixtes» faites de continuités et de discontinuités, d'abandons, d'oublis mais aussi et surtout d'innovations. Parce que si certaines traditions disparaissent d'autres se créent.

La sociologie «durkheimienne» définit la modernité au regard du processus de différenciation sociale qui concerne toutes les formes de spécialisation des fonctions économiques, politiques, administratives, scientifiques et culturelles..., d'autre part en étant à l'origine d'une double conception de l'individu. Un individu qui, en s'individualisant, entretient par nécessité de nouvelles formes d'interdépendance avec autrui. L'antithèse «weberienne» identifie les sociétés industrielles naissantes au processus d'uniformisation des comportements individuels par la prédominance de la rationalité en finalité ainsi que par l'autonomisation d'un système capitaliste identifié à une «cage d'acier» (Martucelli, 1999). A l'interface entre conscience subjective et monde objectif, l'approche de G. Simmel décrit certaines «formes sociales», qui, comme la culture, sont à considérer à la manière d'une médiation à l'origine d'une certaine qualité interactionnelle. Il est ainsi possible d'étudier, selon Simmel, ces «formes» indépendamment des états psychologiques des individus qui y participent. *Les formes deviennent des fins en soi, elles deviennent agissantes par leur propre force en dehors de leur insertion dans l'existence, indifférentes à la vie qui à l'origine les a fait naître et les a commandées* (Simmel, 2006). Riches de ces apports théoriques, les sociologues de l'Ecole de Chicago sont les premiers à décrire de nouvelles modalités de cohabitation urbaine entre des migrants, dépositaires de «formes culturelles» des plus diverses. Si les uns se replient dans l'entre-soi, d'autres n'échappent pas à un inéluctable processus d'acculturation. Ils vivent alors l'expérience de «L'homme marginal» (Park, 1928) situé entre deux cultures. En France, c'est à la fin des années 1970 qu'une sociologie des classes sociales et de

leurs cultures respectives se développe en parallèle à celle des migrants et de leurs enfants. *La culture des émigrés en France est bien aujourd'hui une culture des émigrés-de-France, dans laquelle se combinent un noyau dur et des éléments empruntés à la société moderne ou, pour être plus précis, aux milieux sociaux dont les émigrés partagent le genre de vie, et réinterprétés selon les normes de la société d'origine. Elle interdit leur retour dans un pays qui a lui-même changé* (Schnapper, 1986). Ce «bricolage culturel» est alors pour les migrants comme une forme de réparation, une sorte de «rapiéçage» entre deux cultures. Au quotidien et de manière dynamique, ils opèrent une sorte de «replâtrage», à partir de matériaux de «récupération» qui peuvent être empruntés à différentes cultures pourvu qu'ils s'insèrent fonctionnellement dans un ensemble redevenu cohérent (de Certau, 2007).

En résumé, l'entre-deux peut être physique, matériel, érigé en barrière voulue infranchissable ou au contraire flou, immatériel, invisible, plus moral que physique, mais souvent bien plus infranchissable. Mais il peut aussi, comme dans le cas de ces comptoirs ou marchés frontaliers connus dans toutes les périodes historiques et toutes les civilisations, être le lieu de la mixité, de l'échange, voire de l'osmose ou de la symbiose. Tout dépend de la temporalité et de l'échelle de l'observation : la juxtaposition n'est pas mixité, mais elle y prédispose sur la longue durée : syncrétisme religieux, emprunts linguistiques allant jusqu'à donner naissance à de nouvelles langues. Dans les cas de lignes frontalières, le cas est presque simple : «ici tu es chez moi, là tu es chez toi», l'hospitalité est par définition limitée dans le temps et dans l'espace : «je te donne l'hospitalité pour un certain temps». Mais tout se complique avec la migration définitive, quand l'hôte s'installe, s'incruste, jusqu'à se sentir... chez lui!, quelle que soit la raison initiale de la migration. Tout se complique également avec la juxtaposition de populations différenciées par leur mode ou genre de vie, comme le célèbre couple historique nomades-sédentaires que l'on retrouve dans bien des cultures et civilisations, ou comme le phénomène «diasporique», avec la diaspora juive, archétype s'il en est. L'irruption de Barbares, parfois acceptés comme fédérés pour faire tampon avec leurs congénères restés au-delà des *Limes*, les flux de réfugiés, la migration internationale que nécessite le travail moderne, sont autant d'occasions de créer des entre-deux mal délimités, en quelque sorte déterritorialisés. Disons le donc tout net : l'entre-deux n'est pas qu'une coupure. Il serait également, selon le psychanalyste Daniel Sibony (1991), un lieu, un trait d'union, *c'est pour cela que les entre-deux sont aussi les figures de l'origine* (1991, 16).

Cet ouvrage collectif a pour origine l'organisation d'une journée d'études ayant eu lieu à l'université de Strasbourg, le 22 novembre 2006. Initié par le Professeur émérite de Sociologie Freddy Raphaël, ce temps de réflexion nous a permis de rassembler autour de son nom et par amitié, différents spécialistes des sciences humaines en matière de recherche sur les migrations et les relations interculturelles. Cette journée a réuni Dominique Schnapper – Directrice d'études au Centre de recherche historique de l'EHESS – Andrée Tabouret-Keller – Professeur d'université, spécialiste de l'anthropologie du langage – Gabrielle Varro – Chargée de recherches au CNRS – Petia Cirocco – Doctorante en Sociologie – ainsi que Alain Tarrius – Professeur en Sociologie et Anthropologie – Emmanuel Ma Mung – Directeur de recherches au CNRS – Stéphane Jonas – Professeur en Sociologie – et Michel Hau – Professeur d'Histoire économique et sociale –. Tous ces collègues, extérieurs ou strasbourgeois, ont accepté de nous offrir une communication originale en réponse à la problématique d'un appel à contribution inspiré par les travaux du sociologue Alain Moreau (1999) et libellé de la manière suivante: que se passe-t-il lorsqu'un individu, ayant élaboré sa personnalité dans un pays et une culture donnés, est amené à quitter ceux-ci pour aller vivre au sein d'un pays associé à une autre culture? Ou, pour le dire encore autrement, qu'arrive-t-il à des personnes de la première comme de la seconde génération issues de l'immigration et qui se trouvent soudain, ou demeurent depuis de longues années, entre ici et là-bas, entre sphère privée et sphère publique, entre deux langues et deux cultures?

En réponse, l'intérêt comme la grande diversité des contributions proposées, nous ont permis de structurer ce livre autour de quatre parties.

– Notre première partie précise la filiation « simmélienne » dans laquelle s'inscrit notre approche théorique. Elle est étayée par un commentaire, une analyse et un prolongement à trois voix (F. Raphaël, E. Ma Mung et S. Jonas) du texte de Simmel *Digressions sur l'étranger* (1908), déjà travaillé en son temps par Robert Ezra Park... A sa lecture de la condition difficile de l'homme de « l'entre-deux », nous opposons tous les enrichissements personnels que cette situation ambivalente peut également lui apporter. Ici, l'exemple des Juifs émancipés du ghetto de Chicago, décrit par Louis Wirth en 1928, apparaît comme exemplaire. Ces derniers, sortis du ghetto, ne se sentent en effet plus tout à fait chez eux ni dans le monde des Gentils ni dans celui des Juifs. C'est à ce titre que le Juif selon Wirth, *et tout*

particulièrement le Juif qui s'affranchit du provincialisme du ghetto, a été, partout et toujours, le « plus » civilisé des êtres humains (Schnapper, 1998).

- La seconde partie souligne l'intérêt méthodologique du recueil de récits autobiographiques concernant les immigrés, situés « entre deux cultures ». A. Tabouret-Keller et S. de Tapia sont en l'occurrence désireux de mettre en exergue les narrations comme les écrits *que font les populations mobiles de leurs parcours et qui mêlent à l'ici, où ils sont aujourd'hui, et au là-bas, d'où ils viennent et retournent sans cesse, un entre-deux, jamais épuisé entre deux bouts de trajectoires...* (Tarrus, 2001). Se sentant partagés entre deux pays, les Chibanis² de France résolvent, quant à eux, cette ambivalence par des allers-retours incessants, tant que la santé le leur permet encore. En effet, pour l'un d'eux : « *la France c'est aussi un peu mon pays, je suis de là-bas et d'ici, pas tout à fait de là-bas et pas tout à fait d'ici. J'ai travaillé dur* » (Bohelay & Daubard, 2006).

- La troisième partie est consacrée à une double approche conceptuelle. A partir de contextes méditerranéens et environnants décrits par A. Tarrus, elle a pour thème la question de « l'entre-deux » du point de vue de la mobilité en termes de noria, diaspora et territoire circulatoire... Plus largement, elle interroge (comme dans les chapitres précédents) la pertinence de cette notion, ces implications comme celles de notions corrélatives telles que : contacts de cultures, transfuge de classe... Ici, les naufragés africains, perdus en mer sur de frêles esquifs à destination de l'Europe, occupent une position des plus singulières. Durant la traversée, *ils ne sont plus rien. Ni enfants de leur mère, ni ceux de leur père, ces [boat people] sont « betwixt-and-between », littéralement entre les deux dans un état nécessaire de non-identité* (Badinter, 1992) afin d'éviter le risque d'une reconduite à la frontière en cas d'arrestation.

- Enfin et au regard d'un exemple local, la dernière partie traite des populations alsaciennes, particulièrement malmenées par l'histoire. Meurtri par les guerres entre « frères ennemis », cet espace frontalier qu'est l'Alsace est aujourd'hui autant un des symboles de la réconciliation que de la richesse née de la très grande diversité des populations qui le composent. « Entre » France et Allemagne, cette région nous invite dès lors à une mise en abîme de la notion « d'entre-deux » culturel à partir de la perception évolutive des couples mixtes franco-étrangers (P. Cirroco) et notamment franco-allemands (G. Varro) à travers le temps. Aujourd'hui ces parents

2 En arabe, le pluriel de chibani (vieux) est chouabine mais il est d'usage, en français, d'écrire chibanis.

estiment le plus souvent *que cette biculturalité se manifeste chez [leur enfant] par sa curiosité et son esprit observateur particuliers, son manque de timidité, son aptitude à se faire comprendre dans tous les milieux...* (Varro, 1995), bref à ne pas être tout à fait comme les autres...

Bibliographie

- Badinter E. (1992), *XY. De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob.
- Bohelay Ph. et Daubard O. (2006), *Chibanis*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour.
- Certeau M. de (2007), *L'invention du quotidien*, Tomes 1 et 2, Paris, Gallimard, Folio, Essais.
- Cuche D. (2004), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, Collection repères.
- Lapierre N. (2004), *Pensons ailleurs*, Paris, Gallimard, Folio, Essais.
- Laplantine F. (2008), *L'anthropologie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Martuccelli D. (1999), *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard, Folio, Essais.
- Moreau A. (1999), « Culture de l'entre-deux et adaptation psychique des migrants », in Dewitte Ph., *Immigration et intégration. L'état des savoirs*, Paris, Editions La Découverte, Textes à l'appui, Série l'état des savoirs.
- Muller L. et Fawer J.-M. (1995), *Les frontières dans la tête*, Strasbourg, Centre Régional de Documentation pédagogique d'Alsace.
- Park R.E. (1928), « Human Migration and the Marginal Man », in *The American Journal of Sociology*, n° 33.
- Schnapper D. (1986), « Modernité et acculturations. A propos des travailleurs émigrés » in *Communications*, n° 43, Paris, Seuil, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Centre d'études transdisciplinaires.
- Schnapper D. (1998), *La relation à l'autre*, Paris, Gallimard, « NRF / essais ».
- Sibony D. (1991), *Entre-deux. L'origine en partage*, Paris, Editions du Seuil.
- Simmel G. (1908), « Digressions sur l'étranger » in Grafmeyer Y. et Joseph I. (2007), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, Champs.
- Simmel G. (2006), *La tragédie de la culture*, Paris, Rivages poche / Petite Bibliothèque, (Première édition en allemand en 1911).

- Tarrius A. (2001), *Les nouveaux cosmopolites*, Paris, L'Aube.
- Varro G. (sous la direction de), (1995), *Les couples mixtes et leurs enfants en France et en Allemagne*, Paris, Armand Colin.
- Wirth L. (1980), *Le Ghetto*, Grenoble, Presse universitaires de Grenoble, « champ urbain », (Première édition en anglais en 1928).